

Elles l'ont toutes lu

Vaudeville · Pièce à 9 personnages · 7 femmes, 1 homme, 1 au choix · 85 min · Avancé

Chaque jeudi, chez Mireille, à Bordeaux, un club de lecture discute du roman du mois. Ce soir, son autrice, qui écrit sous pseudonyme et que personne n'a jamais vue, a promis de venir. Aucune des sept lectrices ne l'a lu jusqu'au bout, la salle de bains fuit, et le plombier doit passer entre six et dix heures. À huit heures pile, on sonne.

Le salon d'un grand appartement de Bordeaux, avec vue sur la Garonne, un jeudi soir d'octobre, de nos jours.

Distribution

MIREILLE (Rôle féminin, Senior) 71 ans, veuve d'un négociant en vin, a fondé le club du jeudi il y a vingt-trois ans dans son appartement.

BÉATRICE (Rôle féminin, Senior) 84 ans, ancienne professeure de lettres, la doyenne du club.

JUDITH (Rôle féminin, Senior) 67 ans, galeriste à la retraite, amie de Mireille depuis le lycée.

CLAIRE (Rôle féminin, Adulte) 47 ans, médecin anesthésiste à l'hôpital, membre du club depuis quatre ans.

NINA (Rôle féminin, Adulte) 33 ans, libraire dans une grande librairie du centre, au club depuis trois mois.

ELENA (Rôle féminin, Adulte) 52 ans, belle-fille de Mireille, secrétaire du club, tient le cahier des séances.

ROSE (Rôle féminin, Adulte) 58 ans, ancienne infirmière de nuit, membre du club depuis six ans ; apporte les canelés.

JONAS (Rôle masculin, Adulte) 46 ans, plombier, appelé le matin même pour une fuite.

CAMILLE (Sans marque de genre, Adulte) la trentaine, s'occupe des rencontres et des contrats aux éditions de l'Estran, à La Rochelle.

ACTE I

SCÈNE 1

(Le salon de Mireille. Cinq portes : l'entrée, qui donne sur le palier ; la cuisine ; la salle de bains, qui communique avec la chambre de Mireille ; la chambre de Mireille ; la chambre d'amis. Des fauteuils en cercle autour d'un fauteuil plus haut, vide. Une pendule arrêtée. Sur la table basse, une pile de livres tous pareils. Elena dispose des verres, un cahier sous le bras. Mireille sort de la salle de bains, un seau à la main.)

MIREILLE. Une goutte toutes les quatre secondes. J'ai compté.

ELENA. Et le plombier ?

MIREILLE. « Entre six heures et dix heures. » C'est ce qu'on m'a dit ce matin au téléphone. Entre six et dix. Comme la marée.

ELENA. Il est sept heures moins le quart.

MIREILLE. Alors il est en retard pour six heures et en avance pour dix. Il est exactement au milieu de son retard.

(Elle pose le seau près de la porte de la salle de bains, le regarde, le remporte dans la salle de bains, ressort sans lui.)

MIREILLE. Personne ne va dans la salle de bains, ce soir.

ELENA. Il y en a toujours une qui y va.

MIREILLE. Alors elle verra le seau, et elle aura la politesse de ne pas le voir.

ELENA. Vous l'avez sur vous, la lettre ?

(Mireille sort une enveloppe de sa poche et la déplie avec soin.)

MIREILLE. Je ne la quitte plus. « Chère madame, j'accepte de venir à votre club, jeudi, à vingt heures. Je viendrai seule. Je vous demande une seule chose : ne prévenez personne, ni les journaux, ni mes éditeurs. Je voudrais une soirée ordinaire. Marthe Lestey. »

ELENA. Une soirée ordinaire.

MIREILLE. Il n'y a jamais eu de soirée ordinaire dans ce salon. Paul ne l'aurait pas permis.

ELENA. Elle est arrivée comment, cette lettre ? Par la poste ?

MIREILLE. Dans ma boîte. Sans timbre.

ELENA. Sans timbre ?

MIREILLE. Déposée à la main, Elena. Elle a poussé la porte de l'immeuble. Elle a été dans mon hall, à côté des vélos des Lambert.

ELENA. Alors elle habite Bordeaux. Ou l'immeuble.

MIREILLE. Dans cet immeuble, je connais tout le monde. Il n'y a pas d'écrivain. Il y a les Lambert, un dentiste, et Rose.

ELENA. Alors elle a quelqu'un pour porter ses lettres.

MIREILLE. Les vrais écrivains ont toujours quelqu'un.

ELENA. Et l'encre verte ?

MIREILLE. Les vrais écrivains écrivent en vert. Le bleu, c'est pour les chèques.

(Elle range la lettre dans sa poche, puis la ressort pour la poser bien en vue sur la table, puis la remet dans sa poche.)

ELENA. Donc vous n'avez prévenu personne.

MIREILLE. Personne.

(Un temps.)

MIREILLE. J'ai juste appelé La Rochelle.

ELENA. La maison d'édition ?

MIREILLE. Pour avoir des exemplaires dedicacés. On n'invite pas un écrivain sans prévenir les gens qui le nourrissent. C'est de la politesse.

ELENA. Elle a écrit « ni mes éditeurs ».

MIREILLE. Par modestie. On m'a répondu qu'on essaierait d'envoyer quelqu'un. Personne ne viendra. C'est à deux heures de train, et il pleut sur toute la côte.

(Mireille sort vers la cuisine. Elena tire un mètre ruban de son sac, mesure le mur à toute vitesse, note un chiffre dans le cahier. Mireille revient avec une assiette vide. Elena glisse le mètre entre deux pages.)

MIREILLE. Qu'est-ce que tu fais ?

ELENA. Je compte les chaises.

MIREILLE. Il y en a neuf. Il y en a toujours eu neuf. Sept pour nous, une pour l'invitée, et celle de Paul.

ELENA. Thomas a appelé, à midi.

MIREILLE. Ton mari a encore une résidence à me montrer ? Une chambre avec un bouton rouge au-dessus du lit et des jeux de cartes le mercredi ?

ELENA. Il dit que l'appartement est trop grand pour vous.

MIREILLE. Il est trop grand pour lui. Il ne vient jamais assez longtemps pour en faire le tour.

(Elena ouvre le cahier.)

ELENA. Pour le compte rendu de ce soir. « La Gardienne de l'estuaire. » Qui a choisi le livre du mois ?

MIREILLE. Moi.

ELENA. Le cahier de septembre dit : « Proposé par Rose. »

MIREILLE. Rose l'a proposé. Moi, je l'ai choisi. Proposer, tout le monde peut. Choisir, c'est un métier.

ELENA. Je mets quoi ?

MIREILLE. Tu mets « choisi par Mireille ». Et tu l'as fini, toi ?

ELENA. Je suis page deux cent quatre-vingt-sept.

MIREILLE. C'est bien. C'est très bien. Et alors ?

ELENA. Alors il y a le phare, la tempête, le père malade, la petite qui répare la lanterne. Il y a beaucoup de vent.

MIREILLE. C'est l'estuaire.

ELENA. Et vous ?

MIREILLE. Deux fois.

ELENA. Deux fois ?

MIREILLE. La deuxième fois pour les détails.

(On sonne. Mireille arrange ses cheveux, Elena referme le cahier sur le mètre ruban. Mireille ouvre.)

SCÈNE 2

(Béatrice entre au bras de Judith, une canne dans l'autre main, le livre serré contre elle. Judith porte une bouteille de vin.)

JUDITH. Elle a voulu monter à pied.

BÉATRICE. Quatre étages, c'est un chapitre. On ne saute pas les chapitres.

MIREILLE. Béatrice, il y a un ascenseur.

BÉATRICE. L'ascenseur, c'est le résumé. Je n'ai jamais pris un résumé de ma vie.

(Béatrice s'assoit dans le fauteuil le plus haut. Mireille la regarde, Elena la regarde.)

ELENA. Béatrice, ce fauteuil-là, c'est pour elle.

BÉATRICE. Je le lui rendrai. Je le chauffe.

JUDITH. Elle n'est pas là ?

MIREILLE. Vingt heures. Elle a écrit vingt heures.

JUDITH. Il est sept heures. Tu nous fais venir une heure avant ?

MIREILLE. Pour qu'on soit prêtes. Pour qu'on se mette d'accord.

JUDITH. D'accord sur quoi ? On l'a lu.

MIREILLE. Sur l'ordre des questions. On ne va pas lui sauter dessus comme au marché des Capucins.

BÉATRICE. Moi, je n'ai qu'une question. Je la pose à tous les auteurs depuis 1971. « Pourquoi ? »

ELENA. Et qu'est-ce qu'ils répondent ?

BÉATRICE. En général, ils demandent à aller aux toilettes.

(Judith tend la bouteille à Elena.)

JUDITH. De la propriété de mon cousin. Il ne la vend pas, il la donne aux gens qui comprennent.

BÉATRICE. Elena, ma petite, qu'est-ce qu'il y a d'écrit, sur cette étiquette ? Ils écrivent de plus en plus petit. C'est pour qu'on boive sans savoir.

ELENA. « Grand vin de Bordeaux. »

BÉATRICE. Ils n'ont pas osé mettre autre chose.

(Judith fait le tour du salon, renifle.)

JUDITH. Ça sent l'humide, chez toi.

MIREILLE. Une fuite, dans la salle de bains. Le plombier passe entre six et dix.

JUDITH. Ils disent tous ça. Ils ne viennent jamais. Ou ils viennent un dimanche, avec un apprenti qui mâche quelque chose.

MIREILLE. Parle-moi plutôt du livre.

JUDITH. Ce qui m'a retournée, moi, c'est la fin.

MIREILLE. La fin, oui.

JUDITH. « Et elle versa le thé, comme chaque jeudi, sans que personne ne la regarde. »

(Un temps.)

BÉATRICE. Tout est dit.

JUDITH. Tout. Six cents pages pour arriver à cette tasse de thé.

MIREILLE. Six cent douze.

JUDITH. Tu les as comptées ?

MIREILLE. Je les ai lues. Deux fois.

JUDITH. Et la scène du milieu ? Tu sais bien. Celle qui...

MIREILLE. Oh. Celle-là.

JUDITH. Oui.

MIREILLE. Inoubliable.

JUDITH. Je n'en ai pas dormi.

MIREILLE. Moi non plus. J'ai dû me relever.

JUDITH. Pour quoi faire ?

MIREILLE. Pour la relire.

(Un temps. Elles boivent une gorgée en même temps.)

BÉATRICE. Le phare, c'est la mère.

JUDITH. Évidemment.

MIREILLE. Évidemment.

ELENA. Pourquoi, c'est la mère ?

BÉATRICE. Parce qu'il éclaire et qu'on ne le regarde jamais. Dans tous les grands romans, le phare est la mère.

ELENA. Il y a un phare dans tous les grands romans ?

BÉATRICE. Dans ceux qui valent quelque chose, il y en a un. Quelquefois il est déguisé en cathédrale.

JUDITH. Ce que j'aime, chez Marthe Lestey, c'est qu'elle n'écrit pas pour tout le monde. Ma femme de ménage l'a acheté. Je l'ai vu dépasser de son sac. J'ai failli ne pas le finir.

ELENA. Parce qu'elle l'avait acheté ?

JUDITH. Je me demande ce qu'elle peut y comprendre. Une phrase comme « sans que personne ne la regarde », il faut avoir vécu pour l'entendre.

BÉATRICE. Moi, je l'ai lu en une nuit.

ELENA. Six cent douze pages ?

BÉATRICE. À mon âge, les nuits sont longues. Et les pages sont courtes.

JUDITH. Et Rose, elle vient ?

MIREILLE. Rose vient tous les jeudis.

JUDITH. Oui, mais ce soir. Il faudrait lui demander de ne pas parler. Elle va demander à l'autrice si elle écrit le matin ou le soir.

BÉATRICE. C'est une bonne question.

JUDITH. C'est une question de salle d'attente.

BÉATRICE. C'est moi qui vous ai amené Rose, il y a six ans. Je ne l'ai jamais regretté.

JUDITH. Personne ne te l'a reproché, Béatrice.

BÉATRICE. Vous me le reprochez tous les jeudis. Avec vos sourcils.

(On sonne. Elena va ouvrir.)

SCÈNE 3

(Claire entre, un badge d'hôpital encore accroché à sa veste, son téléphone à la main. Derrière elle, Nina, les bras chargés de livres tous pareils, entourés d'un bandeau rouge.)

CLAIRE. Je ne reste pas longtemps. Je suis d'astreinte.

JUDITH. Tu es d'astreinte tous les jeudis.

CLAIRE. Les gens se font opérer le jeudi. C'est statistique. Si l'hôpital appelle à neuf heures et demie, je pars, je vous préviens.

JUDITH. Il appelle toujours à neuf heures et demie, ton hôpital.

CLAIRE. Les urgences sont très ponctuelles.

NINA. Bonsoir. J'en ai apporté d'autres, si elle veut en signer. On les a mis en vitrine, avec ma carte.

JUDITH. Quelle carte ?

(Nina tire un livre de la pile et montre le bandeau.)

NINA. Le coup de cœur de la librairie. C'est moi qui l'ai écrit. On en a vendu trois cents.

MIREILLE. Lis-nous ça.

NINA. « Un phare, une tempête, une jeune fille seule face à la mer. Le roman de l'année. Nina, libraire. »

JUDITH. C'est la quatrième de couverture.

NINA. Je l'ai résumée.

JUDITH. Elle faisait trois lignes.

NINA. J'en ai fait deux.

BÉATRICE. C'est un métier, de raccourcir.

(Elena ouvre le cahier sur la table et tend un stylo.)

ELENA. Le cahier de présence, s'il vous plaît. Une signature chacune. Ce soir, c'est historique.

(Claire signe, Nina signe, Judith signe, Béatrice signe sans regarder la

page, de très haut. On sonne. Mireille ouvre. Rose entre, une boîte en carton dans les bras.)

ROSE. Bonsoir. Ils sont encore tièdes.

JUDITH. Tu habites deux étages en dessous, Rose, et tu arrives la dernière.

ROSE. Ils cuisaient.

MIREILLE. Pose-les à la cuisine, Rose. On les sortira après.

ROSE. Après quoi ?

MIREILLE. Après elle.

(Rose pose la boîte sur la table, sort un stylo de sa poche et signe le cahier.)

ELENA. Rose, tu as une écriture d'institutrice. Toute ronde. On pourrait la lire de l'autre bout de la table.

ROSE. C'est le stylo. Un stylo de l'hôpital. En trente ans de nuits, je n'en ai jamais rendu un.

CLAIRE. C'est donc toi.

ROSE. Le service des stylos me cherche encore.

MIREILLE. Bien. Maintenant que nous sommes toutes là, écoutez-moi. Elle arrive à vingt heures. Je l'accueille. Je la présente. Béatrice pose la première question.

BÉATRICE. « Pourquoi ? »

MIREILLE. Ensuite Judith, sur le style. Ensuite Claire, sur la maladie du père, puisque tu es médecin.

CLAIRE. De quoi il est malade, le père ?

MIREILLE. Tu l'as lu.

CLAIRE. Bien sûr. Je voulais vérifier qu'on avait le même diagnostic.

MIREILLE. Ensuite Elena, pour le cahier. Nina écoute, puisqu'elle est à l'essai.

NINA. Je suis à l'essai jusqu'à quand, exactement ?

MIREILLE. Jusqu'à ce que quelqu'un d'important t'adresse la parole, ici, dans ce salon. C'est la règle.

NINA. Qui a fait la règle ?

MIREILLE. Moi.

NINA. Et qui est important ?

JUDITH. Ce soir, une seule personne.

NINA. Et si elle ne m'adresse pas la parole ?

MIREILLE. Il y aura d'autres auteurs.

CLAIRE. En vingt-trois ans, il n'y en a pas eu un seul.

MIREILLE. Raison de plus. Ils sont en retard.

NINA. Je peux poser une petite question ?

MIREILLE. À la fin. Et Rose...

ROSE. Je souris.

MIREILLE. Voilà. C'est parfait.

ROSE. Je préviens quand même : je me suis arrêtée page trois cents.

(Un silence. Tout le monde la regarde.)

JUDITH. Arrêtée ?

ROSE. Ça arrive.

JUDITH. Pas ici.

MIREILLE. Rose, si elle te demande où tu en es, tu dis que tu l'as relu.

ROSE. Et si elle me demande ce que j'ai préféré ?

MIREILLE. Le vent. Tout le monde a aimé le vent.

NINA. Je peux poser ma petite question tout de suite ? Pour être sûre de ne pas dire de bêtise devant elle.

MIREILLE. Vas-y.

NINA. À la fin, « elle versa le thé ». C'est qui, elle ?

(Un temps. Claire jette un œil à son téléphone.)

JUDITH. Aurore.

BÉATRICE. La mère.

MIREILLE. La gardienne.

CLAIRE. La veuve du douanier.

(Tout le monde regarde Claire.)

CLAIRE. C'est une façon de voir.

ELENA. Aurore, c'est la gardienne. Et la mère, elle est morte page quatre.

BÉATRICE. C'est pour ça que c'est elle. Les mortes versent toujours le thé, dans les grands romans.

NINA. Donc c'est Aurore.

JUDITH. Évidemment, c'est Aurore.

MIREILLE. Il y a donc un thé, au phare.

ELENA. Je ne suis pas encore arrivée au thé.

(La pendule arrêtée marque toujours quatre heures dix. Mireille regarde sa montre.)

MIREILLE. Sept heures et quart. Quarante-cinq minutes.

(Un temps. Personne ne bouge.)

MIREILLE. Je vais chercher les serviettes.

CLAIRE. Je vais me laver les mains. L'hôpital.

NINA. Je pose mon manteau quelque part ?

ELENA. Dans la chambre d'amis. Je vous montre.

JUDITH. Je vais voir ta vue sur la Garonne, Mireille. Elle me manque, ta vue.

MIREILLE. Elle est par ici, la Garonne.

JUDITH. Je la verrai mieux de la chambre d'amis.

SCÈNE 4

(Mireille sort dans sa chambre. Claire entre dans la salle de bains. Elena, Nina et Judith disparaissent dans la chambre d'amis. Les portes se ferment l'une après l'autre. Béatrice reste dans le grand fauteuil. Rose ouvre sa

boîte, aligne les canelés sur l'assiette.)

BÉATRICE. Elles sont parties lire.

ROSE. Elles sont parties poser leur manteau.

BÉATRICE. Claire n'avait pas de manteau.

(Un temps.)

BÉATRICE. Rose. Celui-là, tu ne me l'as pas lu, le mardi.

ROSE. Non.

BÉATRICE. Tu m'as lu celui sur les abeilles. Tu m'as lu le Russe, en entier, avec toutes ses cousines. Tu m'as même lu celui de Judith, celui qu'elle avait écrit sur sa galerie, et je ne te l'avais pas demandé.

ROSE. Vous vous étiez endormie page dix.

BÉATRICE. Par politesse. Mais celui-là, non. Pourquoi ?

ROSE. Celui-là, je ne pouvais pas.

BÉATRICE. Tu as eu peur du vent ?

ROSE. Ma voix ne passait pas. Elle s'arrêtait dans la gorge, comme quand on a avalé un cachet de travers.

BÉATRICE. Et dans quarante minutes, une femme va s'asseoir dans ce fauteuil et me demander ce que j'en pense. Raconte-moi. Vite. Jusqu'à ta page trois cents.

ROSE. Il y a une île au milieu de l'eau, à l'endroit où la Gironde devient la mer. Sur l'île, un phare. Dans le phare, un gardien et sa fille. Elle s'appelle Aurore. Elle a quatorze ans. Elle répare tout ce qui casse : les vitres, les pompes, la lampe, le moulin à café. Un hiver, le père tombe malade. Il ne peut plus monter. Alors c'est elle qui monte. Trois cent onze marches, chaque soir. Elle les compte, parce que son père les comptait. Elle allume. Et personne, sur la côte, ne sait que c'est une enfant qui tient la lumière.

(Un temps.)

BÉATRICE. Tu racontes comme si tu y avais été.

ROSE. Mon père travaillait sur l'estuaire. Les bouées, les balises. Il réparait tout ce qui flottait. Et ce qui ne flottait plus, il le réparait aussi, pour le plaisir.

BÉATRICE. Trois cent onze marches.

ROSE. C'est ce qui est écrit.

BÉATRICE. Je dirai : « Pourquoi trois cent onze ? » Ça fera très bien.

(La porte de la chambre d'amis s'ouvre. Elena est poussée dehors, son cahier contre la poitrine. La porte se referme derrière elle.)

ELENA. Je voulais juste vous montrer la penderie !

(Pas de réponse. Elena regarde Béatrice, qui a fermé les yeux, puis Rose, qui la regarde. Elle sort le mètre ruban et mesure le mur du salon, très vite, à genoux.)

ROSE. Quatre mètres soixante.

(Elena se fige.)

ROSE. J'ai fait le calcul l'an dernier, pour le sapin. Mireille voulait savoir s'il passerait.

ELENA. C'est pour Thomas. Il veut des chiffres. Pour l'agence.

ROSE. Je ne dirai rien.

ELENA. Il dit qu'elle ne peut pas rester seule ici. Que le salon fait quarante mètres carrés pour une seule personne.

ROSE. Le jeudi, on est huit dedans.

ELENA. Il ne vient pas le jeudi.

(La porte de la chambre de Mireille s'ouvre. Mireille sort, une feuille imprimée à la main, des lunettes sur le nez. Elle voit Elena à genoux.)

MIREILLE. Tu fais quoi par terre ?

ELENA. Je cherchais une boucle d'oreille.

MIREILLE. Tu n'as pas de boucles d'oreilles.

ELENA. C'est pour ça que je cherche.

(Mireille regarde Elena, regarde la feuille, la plie en quatre et la glisse dans le livre de Béatrice, sur ses genoux.)

MIREILLE. Béatrice, je vous ai mis un marque-page.

BÉATRICE. Merci. Je les perds tous.

MIREILLE. Les serviettes. Je ne trouve pas les serviettes.

ROSE. Elles sont dans la salle de bains. Dans le placard bleu.

MIREILLE. Comment tu sais ça, toi ?

ROSE. Ça fait six ans que je les plie après vous.

(Mireille marche vers la salle de bains. La porte s'ouvre avant qu'elle l'atteigne. Claire sort, son téléphone collé à l'oreille, l'autre main mouillée.)

CLAIRE. Le douanier, dans la vase, d'accord. La veuve. Un commissaire. Merci, oui. Bonne garde.

(Elle raccroche. Elle voit tout le monde.)

CLAIRE. L'hôpital. Une urgence. C'est réglé.

MIREILLE. Un douanier dans la vase ?

CLAIRE. C'est une façon de parler, en réanimation. Mireille, ton seau déborde.

MIREILLE. Il ne peut pas déborder, je l'ai vidé à six heures.

CLAIRE. Il n'a pas lu ta montre.

(Mireille entre en hâte dans la salle de bains. Claire s'assoit, reprend son téléphone, lit à toute vitesse en bougeant les lèvres. Béatrice ouvre un œil, ouvre son livre, trouve la feuille pliée, la tend à Rose.)

BÉATRICE. Rose, qu'est-ce qui est tombé du ciel, là ?

ROSE. « Fiche de lecture. Les Gardiens de l'estuaire. Résumé en dix points. Point un : Lucien, jeune douanier, débarque sur l'île du phare de Cordouan. »

CLAIRE. Lucien ?

ROSE. « Point deux : la tempête. »

BÉATRICE. Donne-moi ça.

(Béatrice prend la feuille, la tient à bout de bras, puis tout près, puis la glisse sous son coussin.)

BÉATRICE. Je la lirai plus tard. J'ai oublié mes autres lunettes.

(La porte de la chambre d'amis s'ouvre. Judith sort, un article de journal

découpé à la main, qu'elle fourre dans son sac. Nina la suit, le livre ouvert sur la quatrième de couverture.)

JUDITH. Nina se changeait.

NINA. Je ne me changeais pas.

JUDITH. Alors elle se recoiffait.

NINA. Vous lisiez un journal.

JUDITH. Je regardais la Garonne à travers un journal. Il y a un reflet, le soir.

(Mireille sort de la salle de bains, le seau à la main, les manches mouillées.)

MIREILLE. Il ne débordait pas. Il était à moitié vide.

CLAIRE. Ou à moitié plein. C'est une façon de voir.

(Mireille pose le seau dans la salle de bains, ferme la porte, s'adosse à la porte.)

MIREILLE. Bien. Plus personne ne quitte ce salon.

SCÈNE 5

(Elles sont toutes au salon. Mireille, adossée à la porte de la salle de bains, compte du regard.)

MIREILLE. Il nous reste vingt minutes. Mettons-nous d'accord sur une seule chose. Le douanier.

ELENA. Quel douanier ?

MIREILLE. Lucien. Elle l'aime, il l'aime, ils s'aiment par-dessus la mer.

CLAIRE. Il meurt.

MIREILLE. Il l'épouse.

CLAIRE. On le retrouve dans la vase, la tête en bas. Il y a une veuve. Et un commissaire.

MIREILLE. Il n'y a pas de commissaire dans ce livre. C'est un livre littéraire.

CLAIRE. Les commissaires lisent aussi.

ELENA. Je suis page deux cent quatre-vingt-sept, et je n'ai vu aucun Lucien.

MIREILLE. Il arrive page deux cent quatre-vingt-huit.

ELENA. Et il meurt quand ?

CLAIRE. Deux cent quatre-vingt-neuf.

ELENA. Ça fait court, pour un mariage.

JUDITH. Vous passez toutes à côté. Lucien n'existe pas. Lucien est une métaphore.

NINA. Une métaphore de quoi ?

(Judith sort l'article de son sac, le déplie, lit.)

JUDITH. « Dans ce roman, la lumière est un personnage, et la mer une page blanche que la gardienne remplit chaque nuit. »

BÉATRICE. C'est très beau.

NINA. Ça veut dire quoi ?

JUDITH. Que c'est un roman sur l'écriture. Tous les grands romans sont des romans sur l'écriture.

BÉATRICE. Ou sur la mère.

JUDITH. La mère, c'est l'écriture.

BÉATRICE. Alors nous sommes d'accord.

NINA. Mais sur la carte, j'ai écrit « une jeune fille seule face à la mer ».

MIREILLE. Elle n'est pas seule, il y a Lucien.

CLAIRE. Lucien est dans la vase.

JUDITH. Lucien est une métaphore.

ELENA. Lucien n'est pas dans le livre !

(Silence. Elles se tournent vers Rose, qui verse de l'eau dans la théière.)

MIREILLE. Rose. Page trois cents. Tu as vu un Lucien ?

ROSE. Je n'ai pas vu de Lucien.

JUDITH. Rose n'a pas vu Lucien, Rose s'est arrêtée.

BÉATRICE. Pourquoi trois cent onze marches ?

MIREILLE. Quoi ?

BÉATRICE. C'est ma question. Je la pose tout de suite après « pourquoi ». Elle a de l'effet.

MIREILLE. Bien. Voici ce que nous savons. Lucien existe. Il est blessé, pas mort. Et c'est une métaphore.

CLAIRE. Blessé où ?

MIREILLE. Dans la vase.

CLAIRE. Ça me va.

ELENA. « Après une discussion animée, le club s'accorde sur Lucien. »

MIREILLE. Maintenant, les places. Chacune dans son fauteuil, le livre sur les genoux, ouvert. Pas au début, ça fait élève. Pas à la fin, ça fait prétentieux. Aux deux tiers.

(Elles ouvrent toutes leur livre aux deux tiers. Nina compte les pages à toute vitesse.)

NINA. Les deux tiers de six cent douze, c'est...

JUDITH. Ouvre au hasard, avec assurance.

(Rose se lève avec la théière.)

ROSE. Je fais chauffer l'eau. Elle aimera peut-être un thé.

MIREILLE. Elle aimera un grand vin, Rose. Tu as entendu Judith.

ROSE. Ou un thé. Comme à la fin.

(Rose sort dans la cuisine. Huit heures sonnent à un clocher, au loin. Elles se figent dans leurs fauteuils. On sonne à la porte. Mireille se lève, lisse sa robe, ouvre. Jonas est sur le palier, un grand sac de toile à l'épaule, une caisse métallique à la main.)

JONAS. Bonsoir. C'est bien chez Mireille ? Le quatrième ?

MIREILLE. Entrez. Entrez. Ne dites rien.

JONAS. On m'a dit que c'était urgent.

MIREILLE. Urgent ! Ça fait six mois que nous vous attendons.

JONAS. Six mois, non. On m'a appelé ce matin.

MIREILLE. Ce matin, j'ai appelé La Rochelle, oui. Ils vous ont prévenu ? Vous venez avec elle ?

JONAS. Avec qui ?

(Nina se lève, son livre à la main.)

NINA. Avec Marthe Lestey.

(Jonas voit le livre dans les mains de Nina, puis la pile sur la table.)

JONAS. Vous lisez ça, vous ? Toutes ?

MIREILLE. Nous l'avons toutes lu.

JONAS. C'est le plus beau livre que j'aie jamais ouvert. Il est dans ma camionnette. Je l'emporte partout.

JUDITH. Il l'emporte partout.

NINA. C'est vous ? Vous êtes Marthe Lestey ?

JONAS. Moi ?

MIREILLE. Un pseudonyme. Évidemment.

JUDITH. Marthe Lestey est un homme.

BÉATRICE. Je l'ai toujours dit.

CLAIRE. Ça explique la maladie du père.

ELENA. Ça explique quoi ?

CLAIRE. Je ne sais pas. Mais ça l'explique.

JONAS. Attendez. Non. Je suis là pour...

MIREILLE. Pour une soirée ordinaire. Nous savons. Vous l'avez écrit.

JONAS. J'ai écrit ?

MIREILLE. En vert.

JONAS. J'écris, oui. Un peu. Le soir. Mais...

(Judith prend Mireille par le bras et lui parle bas, assez fort pour être entendue de tous.)

JUDITH. Et ton plombier n'est toujours pas venu. Ces gens-là ne savent pas lire une montre. Ni rien d'autre, d'ailleurs.

(Un temps. Jonas regarde Judith. Il pose sa caisse sur le tapis, lentement.)

BÉATRICE. Vous voyagez avec vos manuscrits ?

JONAS. Avec mes outils.

BÉATRICE. Les outils de l'écrivain. Il faut une caisse en fer, à notre époque.

JONAS. Vous avez raison, madame. Ces gens-là ne lisent rien.

(Il tend la main à Mireille.)

JONAS. Je m'appelle Jonas. Marthe, c'est pour les livres.

(Elles applaudissent. Rose sort de la cuisine avec la théière. Elle voit Jonas, puis la caisse sur le tapis. Elle s'arrête.)

MIREILLE. Rose ! Voici Marthe Lestey.

(Rose pose la théière. Elle prend l'assiette de canelés et la tend à Jonas.)

ROSE. Bonsoir.

(Jonas prend un canelé.)

JONAS. Il est tiède.

ROSE. Ils sont toujours tièdes.

(Noir.)

ACTE II

SCÈNE 1

(Le salon, quelques minutes plus tard. Jonas est assis dans le grand fauteuil, un verre de vin à la main. Sa caisse et son sac sont posés à ses pieds. Les sept sont en cercle autour de lui, le livre ouvert aux deux tiers sur les genoux. Elena tient le cahier.)

(Mireille tend la lettre à Jonas.)

MIREILLE. Votre lettre. Je ne la quitte plus.

(Jonas la lit. Il la relit. Il la rend.)

JONAS. C'est bien écrit.

JUDITH. Il est modeste.

MIREILLE. Nous avons une tradition. La doyenne pose la première question.

(Béatrice se redresse.)

BÉATRICE. Pourquoi ?

(Un temps. Jonas regarde son verre.)

JONAS. Pourquoi quoi ?

BÉATRICE. Pourquoi.

JONAS. Parce que la lampe s'éteignait.

(Un silence.)

BÉATRICE. Ah.

JUDITH. Ah.

ELENA. « Parce que la lampe s'éteignait. »

BÉATRICE. Et pourquoi trois cent onze marches ?

JONAS. Je suis monté, là-bas, l'été dernier. Avec la navette qui part de la pointe. Je n'ai pas compté pareil. Mais dans le livre, elle en compte trois cent onze. Je crois que les marches en plus, ce sont celles qu'elle monte pour son père.

BÉATRICE. Il pleure presque.

JUDITH. Le style, maintenant. Vos phrases sont si courtes. Si sèches. C'est un refus du lyrisme ?

JONAS. C'est qu'il faut que ça tienne. Une phrase, c'est comme un raccord. Trop serré, ça casse. Pas assez, ça fuit.

(Judith sort un carnet et écrit.)

JUDITH. « Trop serré, ça casse. Pas assez, ça fuit. »

CLAIRE. La maladie du père. Je suis médecin. Je dirais : le cœur.

JONAS. Les poumons. Le froid, le sel, la fumée de la lampe. Page cent quarante, il tousse sur la lentille et elle essuie la lentille avant de s'occuper de lui.

CLAIRE. C'est ce que je pensais. Les poumons, et un peu le cœur.

MIREILLE. Et Lucien ?

JONAS. Qui ?

MIREILLE. Le douanier.

JONAS. Il n'y a pas de douanier.

ELENA. Merci !

MIREILLE. C'est une métaphore.

NINA. Attendez. Lucien. Le douanier. La vase. C'est... « Les Gardiens de l'estuaire ». Au pluriel.

JUDITH. C'est quoi, ça ?

NINA. Un polar. Sorti le même mois. Les deux maisons ont pris la même photo du phare pour la couverture. On les range côte à côte, au rayon de la région, et... enfin, les gens se trompent. Tous les jours. Dans le polar, Lucien est douanier, et il meurt page deux cent quatre-vingt-neuf. Je crois.

CLAIRE. Deux cent quatre-vingt-neuf. Je l'avais dit.

MIREILLE. C'est donc la métaphore d'un autre livre.

JONAS. Il y a un garçon qui apporte le courrier en barque, le mardi. Il n'a pas de nom. Il a un chien.

CLAIRE. Et le chien, il finit dans la vase ?

JONAS. Le chien va très bien.

(Jonas lève les yeux vers la pendule arrêtée. Il la regarde longtemps.)

JONAS. Votre pendule est arrêtée.

MIREILLE. Depuis la mort de mon mari. Quatre heures dix. Personne n'y touche.

JONAS. Quatre heures dix.

MIREILLE. Vous trouvez ça ridicule.

JONAS. Non. Je trouve ça... Je l'ai déjà vue quelque part.

JUDITH. Toutes les pendules arrêtées se ressemblent. C'est ce qui fait leur charme.

(Le téléphone de Jonas sonne. Il regarde l'écran, se lève.)

JONAS. Pardon. C'est mon éditeur.

(Il s'éloigne de quelques pas, vers la fenêtre. Elles se taisent toutes pour écouter.)

JONAS. Oui. Non, je suis sur place. Non, je n'ai pas encore attaqué le joint. Le siphon ? Je verrai le siphon après. Oui, je sais qu'elle a appelé ce matin. Je m'en occupe. Le bon sera signé, oui. Ce soir. Oui, patron.

(Il raccroche.)

NINA. Il appelle son éditeur « patron ».

MIREILLE. C'est l'usage, à La Rochelle.

JUDITH. Le siphon.

BÉATRICE. Il parle de la deuxième partie.

NINA. C'est quoi, le siphon, dans un roman ?

JONAS. C'est l'endroit où tout ce qu'on a jeté finit par remonter.

JUDITH. Sublime.

(Elle écrit dans son carnet.)

ELENA. Et le joint ?

JONAS. Le joint, c'est ce qui empêche les choses de sortir. Quand il est usé, ça goutte. Une goutte toutes les quatre secondes. Au début, on ne l'entend pas. Et puis on n'entend plus que ça.

(Un silence. Mireille regarde vers la porte de la salle de bains.)

CLAIRE. Moi, je l'entends.

MIREILLE. Ce n'est rien. C'est le voisin.

NINA. Je peux poser ma petite question ? Je suis à l'essai, alors je la pose à la fin, mais là, c'est un peu la fin.

MIREILLE. Nina.

JONAS. Allez-y.

NINA. Le bandeau rouge, sur votre livre. « Le roman de l'année. » C'est moi qui l'ai écrit. Vous l'avez vu ?

JONAS. Je l'ai vu.

NINA. Et ?

JONAS. Je l'ai enlevé. Il cachait le dessin du phare.

NINA. Ah.

JONAS. Et puis il disait « une jeune fille seule face à la mer ». Elle n'est pas face à la mer. Elle lui tourne le dos. Elle regarde la côte, toute la nuit, pour voir si quelqu'un regarde sa lumière.

NINA. J'en ai vendu trois cents.

JONAS. Alors trois cents personnes ont enlevé le bandeau.

NINA. Il m'a adressé la parole.

MIREILLE. Ça ne compte pas. C'était pour te contredire.

(Nina retire le bandeau de son exemplaire, le plie, le met dans sa poche.)

ELENA. Moi aussi, j'ai une question. Pour le cahier. Combien de temps vous avez mis à l'écrire ?

JONAS. Je ne sais pas. Combien de temps on met à l'écrire, à votre avis ?

ELENA. Je ne sais pas. Je ne l'ai pas écrit.

JONAS. Moi non plus, je ne sais pas. On ne compte pas, quand ça vient.

ELENA. « Ne compte pas. »

(Jonas se tourne vers Rose, qui n'a rien dit.)

JONAS. Et vous ? Vous n'avez rien demandé.

ROSE. Je souris.

JONAS. Ça ne fait pas une question.

ROSE. Vous écrivez le matin ou le soir ?

(Judith ferme les yeux.)

JONAS. Le soir. Dans la camionnette. Entre deux chantiers.

ROSE. C'est bien, la camionnette. Personne ne frappe.

MIREILLE. Rose, tu n'es pas obligée de donner ton avis.

ROSE. Je ne donnais pas mon avis. Je parlais de la camionnette.

(Jonas se lève et prend sa caisse.)

JONAS. Où est la salle de bains ?

MIREILLE. Pas la salle de bains !

JONAS. Pardon ?

MIREILLE. Il y a un seau.

JONAS. J'ai l'habitude des seaux.

(Jonas entre dans la salle de bains avec sa caisse. La porte se referme. Rose se lève, prend une serviette pliée sur le dossier d'un fauteuil.)

ROSE. Je vais lui porter une serviette.

(Rose entre dans la salle de bains et referme la porte derrière elle.)

SCÈNE 2

(Les six se regardent. Mireille se lève.)

MIREILLE. À la cuisine. Toutes. Tout de suite.

JUDITH. Pour quoi faire ?

MIREILLE. Pour décider qui l'emmène dîner après. On ne va pas en parler devant lui.

(Elles sortent toutes dans la cuisine, Béatrice la dernière, appuyée sur sa canne. La porte se referme. Le salon est vide. La porte de la salle de bains s'ouvre. Jonas sort, les manches retroussées. Rose le suit, la serviette sur l'épaule.)

JONAS. Vous savez.

ROSE. La caisse. Et vos mains. Un écrivain n'a pas de pâte à joint sous les ongles. Il a de l'encre.

JONAS. Je vais leur dire. Maintenant.

ROSE. Pourquoi ?

JONAS. Parce que c'est faux. Et que la vraie va sonner d'une minute à l'autre.

ROSE. Elle ne viendra pas.

JONAS. Comment vous le savez ?

ROSE. Croyez-moi. Une femme qui écrit « je voudrais une soirée ordinaire », elle monte quatre étages, elle entend à travers la porte qu'on se dispute sur un douanier qui n'existe pas, et elle redescend.

JONAS. Vous la connaissez ?

ROSE. Je connais l'escalier.

(Un temps.)

JONAS. Et pourquoi vous voulez que je continue ?

ROSE. Parce que j'aimerais entendre ce qu'on dit à un écrivain. Ça fait six ans que je les écoute parler des livres. Jamais devant quelqu'un qui en a écrit un.

JONAS. Moi, je n'en ai pas écrit un.

ROSE. Vous l'avez lu. C'est déjà plus que tout le monde dans cette cuisine.

JONAS. Vous aussi, vous l'avez lu.

ROSE. Jusqu'à la page trois cents.

JONAS. Pourquoi vous vous êtes arrêtée là ? C'est là que ça commence vraiment.

ROSE. C'est là que ça devient autre chose.

JONAS. La première fois, j'ai cru qu'il manquait des pages. Page trois cent un, plus de phare, plus de mer. Une ville. Un appartement, avec...

ROSE. Ne me racontez pas. Je veux garder la fin pour moi.

(Elle prend la caisse à outils des mains de Jonas.)

ROSE. Le joint, je m'en occupe.

JONAS. Vous savez faire ?

ROSE. Mon père réparait les bouées de l'estuaire, je vous l'ai dit.

JONAS. Vous ne m'avez rien dit.

ROSE. Alors je l'ai dit à quelqu'un d'autre. Et une infirmière de nuit change plus de joints qu'on ne croit. À quatre heures du matin, il n'y a personne d'autre à appeler.

JONAS. Mon patron veut le bon d'intervention, signé par la cliente. Sinon je ne suis pas payé, et lui non plus.

ROSE. Où il est, ce bon ?

JONAS. Dans le couvercle de la caisse. On écrit ce qu'on a fait, l'heure, la pièce changée. La cliente signe en bas.

(Rose sort son stylo vert de sa poche.)

ROSE. J'écrirai.

JONAS. Et moi, je fais quoi ?

ROSE. Vous êtes Marthe Lestey. Quand vous savez, vous répondez. Quand vous ne savez pas, vous parlez de plomberie. Elles adorent.

JONAS. Et si on me pose une question sur moi ? Sur ma vie, sur ma mère, sur mon enfance ?

ROSE. Personne ne vous posera de question sur vous. On vous posera des questions sur elles.

(Un temps. Jonas regarde son sac de toile.)

JONAS. J'en ai un, moi. Un vrai. Que j'ai vraiment écrit. Dans la camionnette, le soir.

ROSE. Il parle de quoi ?

JONAS. De plomberie. Enfin, de gens chez qui on entre. On voit leurs salles de bains, on sait tout d'eux en dix minutes, et on repart sans qu'ils sachent votre prénom.

ROSE. Vous l'avez envoyé ?

JONAS. Onze fois. Onze refus.

ROSE. Onze, ce n'est rien.

JONAS. Qu'est-ce que vous en savez ?

ROSE. Je sais compter. J'ai fait des nuits de garde pendant trente ans : on compte tout, les gouttes, les heures, les lettres qui reviennent.

(La porte de la cuisine s'entrouvre. On entend les voix. Rose entre dans la salle de bains avec la caisse et ferme la porte. Jonas se rassoit dans le grand fauteuil et prend son verre.)

SCÈNE 3

(Les six reviennent de la cuisine, Mireille en tête.)

MIREILLE. Nous avons voté. Après la séance, nous vous emmenons dîner, au restaurant du quai. Ils gardent une table pour nous depuis vingt-trois ans.

JONAS. Je dois rentrer tôt. J'ai un chantier demain, à sept heures.

JUDITH. Un chantier.

BÉATRICE. Les grands disent toujours « un chantier ». Les petits disent « mon projet ».

CLAIRE. Moi, je pars à neuf heures et demie, de toute façon. Je suis d'astreinte.

MIREILLE. Tu ne pars pas avant la dédicace.

CLAIRE. Si l'hôpital appelle...

MIREILLE. L'hôpital appellera après la dédicace.

(Mireille regarde autour d'elle.)

MIREILLE. Où est Rose ?

JONAS. Elle s'est allongée. Dans votre chambre.

MIREILLE. Dans ma chambre ?

JONAS. Un vertige. Elle a dit que ça passerait.

MIREILLE. Rose n'a jamais eu de vertige. En six ans, elle n'a jamais eu quoi que ce soit.

CLAIRE. Je vais la voir. Je suis médecin.

JONAS. Elle a dit : surtout pas de médecin.

CLAIRE. Ça, je la comprends.

JUDITH. Elle s'en va toujours au mauvais moment. Un jour, elle partira au milieu d'une phrase.

(Le téléphone de Mireille vibre. Elle met ses lunettes, lit.)

MIREILLE. « Je suis à la gare Saint-Jean. J'arrive dans vingt minutes. Ne lui dites rien, je voudrais lui faire la surprise. Camille, éditions de l'Estran. »

(Elle lève les yeux de l'écran.)

MIREILLE. Votre maison d'édition ! Ils sont venus de La Rochelle !

JONAS. Ici ?

MIREILLE. Je n'aurais pas dû vous le dire. C'est une surprise.

JONAS. Dans vingt minutes ?

MIREILLE. Dix-neuf.

NINA. Vous n'avez pas l'air content.

JONAS. Ils ne m'ont jamais vu.

NINA. Votre maison d'édition ne vous a jamais vu ?

JONAS. Jamais. Des lettres. Une boîte postale. C'était la condition. C'est dans tous les journaux : personne ne m'a jamais vue.

(Un temps.)

JUDITH. Vous avez dit « vue ».

JONAS. L'habitude. Avec le pseudonyme. À force, on s'accorde au féminin.

BÉATRICE. C'est très beau, ça aussi.

ELENA. « S'accorde au féminin. »

JUDITH. Alors il faut que je vous donne quelque chose avant que La Rochelle ne vous emporte. Mon sac est dans la chambre d'amis.

ELENA. Je viens avec toi.

JUDITH. Je sais où est mon sac.

ELENA. Je sais où est la chambre.

(Judith et Elena sortent dans la chambre d'amis. Mireille s'approche de Jonas. Les autres font semblant de lire.)

MIREILLE. Vous savez, ce club existe depuis vingt-trois ans. Nous avons lu deux cent soixante-dix livres. Nous n'avons jamais reçu personne. Vous êtes le premier.

JONAS. La première.

MIREILLE. Mon mari ouvrait le vin. Il ne lisait rien, il disait que les

livres, c'était pour les femmes et pour les notaires. Mais le jeudi, il restait dans l'entrée, et il écoutait. Mon fils dit que le club, ce sont des vieilles dames qui boivent du vin en parlant de livres qu'elles n'ont pas lus.

JONAS. Et c'est faux ?

MIREILLE. Ce soir, c'est faux. Ce soir, il y a un écrivain dans le fauteuil.

(Jonas regarde la pendule, puis Mireille.)

JONAS. Vous avez lu jusqu'où ?

MIREILLE. Pardon ?

JONAS. Rien. Une question d'écrivain.

(La porte de la chambre d'amis s'ouvre. Judith et Elena sortent, bras dessus bras dessous. Judith tient un livre mince à couverture blanche. Elena tient son cahier serré contre elle.)

JUDITH. Elena m'a aidée à trouver mon sac.

ELENA. Il était sous le lit.

JUDITH. Elle a mesuré le lit. Pour être sûre.

ELENA. Judith lisait sous le lit. Pour être sûre.

MIREILLE. Mesuré quoi ?

JUDITH. Rien.

ELENA. Rien.

(Judith tend le livre blanc à Jonas.)

JUDITH. C'est moi qui l'ai écrit. Trente ans de ma galerie. Je ne le donne qu'aux gens qui comprennent.

JONAS. Merci.

JUDITH. Vous me direz. Entre écrivains.

(On sonne. Tout le monde se fige. Jonas se lève d'un bond, se rassoit, se relève.)

SCÈNE 4

(Mireille ouvre. Camille est sur le palier, un parapluie qui goutte dans une

main, une sacoche dans l'autre.)

CAMILLE. Bonsoir. Camille, des éditions de l'Estran. Pardon pour l'heure. Le train s'est arrêté quarante minutes avant Saintes. Une vache sur la voie. Elle nous regardait.

MIREILLE. Entrez, entrez ! On est là. Tout le monde est là.

(Camille entre, pose le parapluie dans le seau à parapluies, regarde le cercle des fauteuils.)

CAMILLE. Elle est là ?

(Personne ne répond. Camille s'approche de Béatrice.)

CAMILLE. C'est vous ?

BÉATRICE. Pas encore.

(Camille se tourne vers Judith.)

CAMILLE. Vous ?

JUDITH. J'aurais pu.

MIREILLE. C'est lui.

(Camille se retourne. Jonas est debout devant le grand fauteuil.)

CAMILLE. Lui ?

JONAS. Moi.

CAMILLE. Mais les lettres... L'écriture ronde, l'encre verte, les « bien à vous » au bas de la page...

JONAS. J'ai une écriture ronde.

CAMILLE. Et la boîte postale, à Mériadeck ?

JONAS. C'est la mienne. Elle est petite. Je l'ouvre avec une clé.

(Un temps. Camille lui serre la main.)

CAMILLE. Pardon. On imagine. Six mois qu'on imagine, au bureau. On avait fait des paris. Personne n'avait parié sur un homme.

JONAS. Qui avait gagné ?

CAMILLE. Personne. Notre comptable avait parié sur une institutrice à la

retraite. À cause de l'écriture.

CAMILLE. Vous aviez demandé qu'on ne vienne pas. Je sais. Mais quand madame a téléphoné ce matin, je n'ai pas pu rester à La Rochelle.

JONAS. Vous avez téléphoné ?

MIREILLE. Par politesse.

JONAS. J'avais écrit « ni mes éditeurs ».

MIREILLE. Vous l'aviez écrit par modestie.

JONAS. Je l'avais écrit en vert.

CAMILLE. Je peux me laver les mains ? Le train, le parapluie, la vache.

MIREILLE. Pas la salle de bains. Il y a...

NINA. Là, au fond, à droite.

JONAS. Non, attendez...

(Camille a déjà poussé la porte de la salle de bains et disparaît derrière. La porte reste entrouverte. Silence au salon. On entend la voix de Camille.)

CAMILLE. Oh. Pardon. Vous êtes... la plombière ?

(Un temps.)

ROSE. Oui.

CAMILLE. Je ne vous dérange pas. Je me lave juste les mains.

ROSE. Pas ce robinet-là.

(Un bruit d'eau. Camille ressort, les mains mouillées, et ferme la porte.)

CAMILLE. Il y a une plombière dans votre salle de bains.

MIREILLE. Une plombière ?

JUDITH. Une femme plombier.

NINA. Une plombière. Ça se dit.

BÉATRICE. Tout se dit, maintenant. C'est ce qui est inquiétant.

MIREILLE. Mon plombier est venu ? Quand ?

JONAS. Pendant que vous étiez à la cuisine. On a sonné. J'ai ouvert.

MIREILLE. Vous avez ouvert à mon plombier ?

JONAS. À votre plombière.

CLAIRE. Et elle est bien ?

CAMILLE. Des mains très sûres. Elle m'a interdit le robinet de gauche.

MIREILLE. Il faut que j'aille la voir. Je dois lui dire pour le seau.

(Jonas se met devant la porte de la salle de bains.)

JONAS. Elle n'aime pas qu'on la regarde travailler.

MIREILLE. Comme vous ?

JONAS. Comme moi.

MIREILLE. Je lui dois combien ?

JONAS. Elle vous fera un bon.

(Camille s'assoit au bord d'un fauteuil, ouvre la sacoche, en sort une chemise cartonnée.)

CAMILLE. Je ne voulais pas en parler ce soir. Vous aviez demandé une soirée ordinaire. Mais puisque je suis là...

JONAS. Qu'est-ce que c'est ?

CAMILLE. Le contrat du deuxième livre. Il manque votre signature. Marthe Lestey, en bas de la page quatre.

JONAS. Le deuxième ?

CAMILLE. On est quatre, à l'Estran. Votre livre nous fait vivre depuis six mois. Avant lui, on imprimait des guides de randonnée et des recettes de l'île de Ré. Le banquier attend lundi. Sans ce contrat, on ferme à Noël.

(Camille lui tend un stylo. Jonas regarde le stylo, ne le prend pas.)

JONAS. Je ne signe jamais sans avoir lu.

CAMILLE. C'est vous qui écrivez le livre. Il n'y a encore rien à lire.

JUDITH. Il a raison. On ne signe pas sans lire.

(Un temps. Tout le monde regarde Judith.)

JUDITH. C'est un principe.

SCÈNE 5

(Camille s'assoit, la chemise cartonnée sur les genoux. Claire regarde l'heure sur son téléphone, se lève.)

CLAIRE. Neuf heures moins cinq. Je vais voir Rose.

JONAS. Elle dort !

CLAIRE. Je regarde de la porte. Je ne réveille personne. Au contraire.

(Claire va vers la chambre de Mireille. Jonas se lève d'un bond, va frapper à la porte de la salle de bains.)

JONAS. Plombière ! Vous avez besoin d'une clé de douze ?

MIREILLE. Pourquoi vous criez ?

JONAS. Elles sont toutes un peu sourdes. À cause des tuyaux.

(Derrière la porte de la salle de bains, un bruit de métal, une porte intérieure qui claque. Claire entrouvre la porte de la chambre de Mireille, passe la tête.)

CLAIRE. Rose ? Tu dors ?

ROSE. Oui.

CLAIRE. Bon.

(Claire referme doucement et revient.)

CLAIRE. Elle dort. Serviette sur la figure. Pieds mouillés.

NINA. Pourquoi elle a... les pieds mouillés ?

CLAIRE. Les vertiges, ça transpire par les pieds. C'est documenté.

(Dans la salle de bains, la clé recommence à frapper un tuyau.)

(Mireille se lève à son tour.)

MIREILLE. Bon. Je vais parler à cette plombière. Il faut que je lui montre où était le seau, et que je lui demande son prix avant qu'elle ne l'invente.

(Jonas se précipite de nouveau vers la salle de bains et frappe.)

JONAS. Plombière ! La cliente !

(Derrière les portes, un nouveau claquement. Mireille ouvre la porte de la

salle de bains, regarde dedans.)

MIREILLE. Il n'y a personne.

JONAS. Elle est sous le lavabo.

MIREILLE. Il n'y a personne sous le lavabo. Il y a une caisse à outils et mon seau.

CAMILLE. Elle était là il y a dix minutes. Elle avait les mains dans le siphon.

MIREILLE. Elle est partie par ma chambre !

(Mireille traverse le salon et ouvre la porte de sa chambre.)

ROSE. Mireille ? C'est vous ? J'ai encore la tête qui tourne.

MIREILLE. Rose, tu as vu passer une plombière ?

ROSE. J'avais la serviette sur les yeux.

(Mireille referme et revient au milieu du salon.)

NINA. Elle est passée par la fenêtre ?

(Tout le monde, sauf Jonas, se tourne vers la fenêtre.)

MIREILLE. Au quatrième ?

(Derrière leur dos, la porte de la chambre se rouvre de quelques centimètres. Rose passe la tête, la serviette sur l'épaule, regarde le salon. Jonas la voit. Personne d'autre. Il fait non de la tête. Rose disparaît. La porte se referme sans bruit.)

MIREILLE. Rose dort, et ma plombière s'est envolée.

JUDITH. Ces gens-là ne viennent jamais. Et quand ils viennent, ils s'envolent.

(On entend, dans la salle de bains, le bruit d'une clé sur un tuyau, régulier.)

NINA. Elle est... revenue ?

MIREILLE. Par où ?

JONAS. Elle était descendue chercher une pièce dans sa camionnette.

MIREILLE. En passant par ma chambre ?

JONAS. C'est plus court.

MIREILLE. Ma chambre ne mène nulle part ! Elle donne sur ma salle de bains et sur ce salon !

JONAS. Dans les immeubles anciens, il y a des gaines. Des trappes. Derrière une baignoire, il y a toujours un passage pour les tuyaux, et un plombier passe là où passent les tuyaux. On entre par une salle de bains, on ressort par une cuisine. On connaît des chemins que les gens ne connaissent pas dans leur propre appartement.

BÉATRICE. Comme les écrivains.

JONAS. Voilà. Comme les écrivains.

CAMILLE. Au bureau, on a une fuite au plafond depuis deux ans. Personne ne vient jamais. Je vais lui demander sa carte.

(Camille se lève et va vers la salle de bains.)

JONAS. Non !

(Dans la salle de bains, la clé s'arrête. Une porte intérieure claque.)

CAMILLE. Pardon ?

JONAS. Elle n'a pas de carte. Elle a un numéro. Qui change.

CLAIRE. Et moi, je retourne voir Rose. Elle ne répond pas comme quelqu'un qui dort. Elle répond comme quelqu'un qui écoute.

(Claire va vers la chambre de Mireille. Camille va vers la salle de bains. Jonas reste au milieu du salon, entre les deux portes, une main tendue vers chacune. Claire et Camille ouvrent les deux portes au même instant, entrent. Les deux portes se referment. Un temps. Un bruit de choc, de l'autre côté du mur.)

CLAIRE. Pardon !

CAMILLE. Pardon !

(Les deux portes se rouvrent ensemble. Claire sort de la salle de bains. Camille sort de la chambre de Mireille. Claire et Camille se regardent à travers le salon.)

CLAIRE. Vous étiez dans la salle de bains.

CAMILLE. Vous étiez dans la chambre.

CLAIRE. J'y étais. Rose dort, la serviette sur la figure. Et puis la porte

du fond était ouverte, et je me suis retrouvée dans la salle de bains.

CAMILLE. Moi aussi. Dans l'autre sens.

CLAIRE. Dans la salle de bains, il n'y a personne.

CAMILLE. Dans la chambre non plus. Juste quelqu'un qui dort, une serviette sur la figure.

(Un temps. Tout le monde se tourne vers Jonas.)

JONAS. La gaine.

MIREILLE. Quelle gaine ?

JONAS. La gaine technique. Entre une chambre et une salle de bains, il y a toujours un vide. Les architectes le laissent pour les tuyaux, et les plombiers s'en servent pour tout le reste. On y trouve des choses, vous n'imaginez pas. Des lettres, des dentiers, des bouteilles cachées. Une fois, un chat, qui y vivait depuis trois ans.

NINA. Un chat ?

JONAS. Il allait très bien. Comme le chien du livre.

CLAIRE. Et une plombière, ça tient dans une gaine ?

JONAS. Une bonne, oui.

CAMILLE. Il faudrait que je voie cette gaine. Pour le bureau.

JONAS. On ne la voit pas. C'est le principe d'une gaine.

(Dans la salle de bains, la clé recommence à frapper le tuyau, régulière.)

ELENA. Elle est revenue.

CAMILLE. Par où ?

JONAS. Par où passent les tuyaux.

(Judith regarde longuement Jonas, puis la porte de la salle de bains, puis celle de la chambre.)

JUDITH. Il y a beaucoup de choses qui passent derrière les murs, ce soir.

CLAIRE. En tout cas, on n'entend plus la goutte.

(Un temps. Tout le monde écoute. On n'entend plus la goutte.)

ELENA. « Vingt et une heures dix. On n'entend plus la goutte. »

SCÈNE 6

(Jonas tient le contrat sans le lire. Camille attend, le stylo tendu. Mireille fait signe à Elena de remplir les verres.)

MIREILLE. Pendant qu'il lit, Camille, dites-nous. Qu'est-ce que vous avez préféré ?

CAMILLE. Le phare.

JUDITH. Et la fin ?

CAMILLE. La fin est très forte.

ELENA. Et Lucien ?

CAMILLE. Lucien est essentiel.

ELENA. Il n'y a pas de Lucien.

CAMILLE. Pour nous, à la maison, il est essentiel.

NINA. Vous l'avez lu ?

(Un temps. Camille repose le stylo.)

CAMILLE. Jusqu'au chapitre trois.

JUDITH. Trois ?

CAMILLE. Le manuscrit est arrivé un lundi. Le jeudi, il fallait la quatrième de couverture pour l'imprimeur. J'ai lu trois chapitres, j'ai écrit « un phare, une tempête, une jeune fille seule face à la mer », et j'ai éteint la lampe.

(Camille boit une gorgée.)

CAMILLE. Après, tout le monde a recopié la quatrième. Les libraires, les journaux, la radio.

NINA. Mon bandeau, c'est votre texte.

JUDITH. Et mon article, c'est le bandeau de Nina.

BÉATRICE. Et le marque-page de Mireille, c'est un autre livre.

MIREILLE. Quel marque-page ?

BÉATRICE. Celui qui parle d'un douanier.

(Mireille vide son verre d'un trait.)

(Judith se tourne vers Jonas.)

JUDITH. Une maison d'édition qui ne lit pas. Un écrivain qui est un homme. Une plombière qui sort de nulle part. Moi, je l'ai lu jusqu'au bout. Alors racontez-nous la fin, monsieur Lestey. Pour voir si c'est la même que la mienne.

JONAS. Vous voulez la fin ?

MIREILLE. Non.

CLAIRE. Oui.

ELENA. Pas tout de suite, je n'en suis qu'à la page deux cent quatre-vingt-sept.

MIREILLE. Racontez-nous plutôt la deuxième partie. Nous n'en avons pas encore parlé.

CAMILLE. Il y a une deuxième partie ?

BÉATRICE. La deuxième partie, c'est toujours la meilleure. C'est là que l'auteur se lâche.

(Jonas pose le contrat sur ses genoux.)

JONAS. Page trois cent un, on quitte le phare. On quitte la mer. On est aujourd'hui. Lise, la petite-fille d'Aurore, vit à Bordeaux. Elle est seule. Un jour, elle entre dans un club de lecture.

(Pendant ce qui suit, la porte de la salle de bains s'entrouvre doucement. Personne ne la voit.)

JONAS. Un club, le jeudi soir, dans un grand appartement au bord du fleuve. Chez une femme qui s'appelle Mathilde.

MIREILLE. Mathilde.

JONAS. Mathilde a une pendule arrêtée à quatre heures dix, depuis la mort de son mari.

(Il lève les yeux vers la pendule. Tout le monde lève les yeux vers la pendule. Il continue, plus lentement.)

JONAS. Mathilde choisit les livres. Elle les choisit très bien. Elle ne dépasse jamais la page douze.

(Judith rit, très court.)

JONAS. Il y a une amie de Mathilde, une amie depuis le lycée, qui ne lit que la dernière phrase des livres et la récite à tout le monde, avec les yeux fermés.

(Judith ne rit plus.)

JONAS. Il y a une docteure dont le téléphone sonne tous les jeudis à neuf heures et demie pour qu'elle puisse partir. C'est elle qui l'a réglé.

(Claire regarde son téléphone et le retourne sur ses genoux.)

JONAS. Il y a la belle-fille de Mathilde, qui tient le cahier, et qui écrit chaque semaine le compte rendu de discussions qui n'ont jamais eu lieu.

(Elena ferme son cahier.)

JONAS. Il y a une vieille professeure qui pose la même question à tous les livres, et à tout le monde. « Pourquoi ? »

BÉATRICE. C'est une excellente question.

JONAS. Et il y a Lise. Lise apporte les canelés. Personne ne lui parle. Personne ne lui demande ce qu'elle a pensé. Et c'est elle qui...

(Jonas s'arrête. Il regarde la chaise vide de Rose, l'assiette de canelés posée à côté, puis la porte entrouverte de la salle de bains. Dans l'entrebâillement, Rose le regarde. Personne d'autre ne la voit.)

MIREILLE. Arrêtez.

(Un long silence. Camille regarde les unes et les autres, puis note quelque chose sur la chemise cartonnée.)

NINA. Ça fait six. Il en manque une.

JUDITH. C'est nous.

CLAIRE. Ce n'est pas nous. C'est une façon de voir.

MIREILLE. Page douze.

JUDITH. « Avec les yeux fermés. »

ELENA. Mon cahier n'est pas dans le livre. Mon cahier est dans mon sac.

CAMILLE. « Un club de lecture à Bordeaux. » Il faut refaire la quatrième.

CLAIRE. Neuf heures et demie. Il a même l'heure.

BÉATRICE. « Une vieille professeure qui pose la même question. » C'est tout ? Six cents pages, et moi, une question ?

JONAS. Il y a plus.

BÉATRICE. Alors ne le dites pas devant elles.

(Mireille se lève et s'approche du grand fauteuil.)

MIREILLE. Vous n'êtes jamais venu ici.

JONAS. Jamais.

MIREILLE. Vous ne connaissiez pas ma pendule.

JONAS. Je l'ai vue ce soir pour la première fois.

MIREILLE. Vous ne connaissiez aucune d'entre nous.

JONAS. Aucune.

MIREILLE. Alors quelqu'un vous a tout raconté.

JUDITH. Quelqu'un ici.

CLAIRE. Quelqu'un qui vient le jeudi.

BÉATRICE. Quelqu'un qui écoute.

MIREILLE. Il y a une traîtresse au club du jeudi.

(Les six se regardent. Camille les regarde. Jonas regarde la porte de la salle de bains, qui se referme sans bruit. Noir.)

ACTE III

SCÈNE 1

(La lumière revient. Le même instant. Les six sont debout, sauf Béatrice. Jonas est dans le grand fauteuil, le contrat sur les genoux. Camille regarde son téléphone.)

CAMILLE. Pardon. Le banquier. Il veut savoir si c'est signé.

JONAS. Dites-lui que je lis.

CAMILLE. Je ne capte pas, ici.

ELENA. Dans la cuisine, près du frigo. C'est le seul endroit.

(Camille sort dans la cuisine en composant un numéro.)

MIREILLE. Asseyez-vous. Toutes.

(Elles s'assoient.)

MIREILLE. Monsieur Lestey. Qui ?

JONAS. Je ne révèle pas mes sources.

JUDITH. Vous n'êtes pas journaliste.

JONAS. Je ne suis pas grand-chose, ce soir.

(La porte de la chambre de Mireille s'ouvre. Rose sort, en s'essuyant les mains à la serviette.)

ROSE. Bonsoir. J'ai dormi un peu.

MIREILLE. Rose ! Ton vertige ?

ROSE. Passé.

CLAIRE. Tu as quelque chose de noir, là, sur la main.

ROSE. De la crème.

CLAIRE. Elle est noire, ta crème.

ROSE. C'est une crème de nuit.

JUDITH. Rose, assieds-toi et tais-toi. Nous cherchons une traîtresse.

ROSE. Ah.

(Rose s'assoit, sur le côté, à sa place habituelle.)

JUDITH. Moi, je sais qui c'est. Le cahier. Tout est dans le cahier. Vingt-trois ans de jeudis, qui a dit quoi, qui portait quoi, qui est partie à quelle heure. Il n'avait qu'à lire le cahier.

ELENA. Le cahier ne dit rien de vrai.

MIREILLE. Comment ça, rien de vrai ?

(Elena ouvre le cahier, tourne les pages, s'arrête.)

ELENA. « Jeudi 14 mars. Discussion passionnée sur la fin du roman. Béatrice rappelle l'importance du silence chez l'auteur. Judith et Mireille, pour une fois, s'accordent. Claire reste jusqu'à onze heures. On se quitte tard, à

regret. »

(Elle referme le cahier.)

ELENA. Le 14 mars, Claire est partie à neuf heures et demie. Judith et Mireille se sont disputées sur le palier, à cause d'un parapluie. Béatrice a dormi. Et personne n'avait dépassé la page quarante.

JUDITH. Le parapluie était à moi.

MIREILLE. Il était à Paul.

ELENA. Vous voyez.

MIREILLE. Pourquoi tu as écrit ça ?

ELENA. Parce que le soir, après le club, vous lisiez le cahier à Paul. Dans son lit, à l'hôpital, à la fin. Il voulait savoir comment s'était passé le jeudi. Je ne pouvais pas lui écrire que personne n'avait lu. Alors j'ai écrit les jeudis qu'il aurait aimés. Et après, j'ai continué. Je ne savais plus comment on s'arrête.

(Un temps. Mireille prend le cahier des mains d'Elena et le serre contre elle.)

MIREILLE. Je le relis encore. Le dimanche.

ELENA. Je sais. Le marque-page change de place.

JUDITH. Bon. Alors ce n'est pas le cahier. C'est quelqu'un qui a une mémoire.

ELENA. Toi, tu connaissais la dernière phrase.

JUDITH. Tout le monde connaît la dernière phrase. Elle est sur la dernière page !

CLAIRE. Moi, je ne la connaissais pas.

JUDITH. Toi, tu pars toujours avant la fin. Tu as tout le temps d'aller raconter nos jeudis à qui tu veux.

CLAIRE. Raconter quoi ? Je ne suis jamais là. Et toi, Judith, tu as une galerie pleine de gens qui écrivent dans les journaux.

JUDITH. J'avais. Ils sont tous morts ou à Arcachon.

NINA. Et vous ? C'est chez vous. C'est votre pendule.

MIREILLE. On ne se trahit pas soi-même.

BÉATRICE. C'est pourtant ce qu'on fait de mieux, à nos âges.

NINA. Et moi ?

MIREILLE. Quoi, toi ?

NINA. Personne ne m'accuse ?

JUDITH. Tu es là depuis trois mois.

NINA. Je pourrais quand même. J'ai une très bonne mémoire. Je connais toutes les quatrièmes de couverture de la librairie par cœur.

JUDITH. Justement.

(Judith se tourne vers Rose.)

JUDITH. Et toi, la fille aux canelés, qui ne dis jamais rien, tu n'as rien à dire ?

ROSE. Si.

(Tout le monde la regarde.)

ROSE. Le thé est froid.

(Elles se détournent toutes.)

MIREILLE. Puisque personne n'avoue, nous allons faire autrement. Chacune va lui parler seule. Il dira à chacune ce qu'il a écrit sur elle. Et ensuite, nous comparerons.

JONAS. Je n'ai rien écrit sur personne.

MIREILLE. Vous l'avez écrit en vert. Toutes dans la chambre d'amis. On passe une par une. Comme chez le médecin.

CLAIRE. Chez le médecin, on ne passe jamais une par une.

(Elles se lèvent et sortent dans la chambre d'amis, Béatrice la dernière. Rose s'arrête sur le seuil, regarde Jonas, puis entre à son tour. La porte se referme. Jonas est seul. Il ouvre le contrat, le referme. Il regarde la porte de la salle de bains.)

SCÈNE 2

(La porte de la chambre d'amis s'ouvre. Judith sort, la referme derrière elle, vient s'asseoir en face de Jonas.)

JUDITH. Je passe la première. J'ai l'âge.

JONAS. Béatrice a l'âge.

JUDITH. Béatrice a le temps. Alors ? Qu'est-ce que vous avez écrit sur moi ?
À part les yeux fermés.

JONAS. Dans le livre, l'amie de Mathilde a écrit un livre, il y a longtemps.
Sur sa galerie. Elle l'a donné à tout le monde. Personne ne l'a lu jusqu'au
bout. Elle le sait : elle a vu, chez les gens, des années après, les pages
qui ne s'ouvriraient pas. Depuis, elle ne lit plus que les fins. Pour ne pas
faire aux autres ce qu'on lui a fait.

(Un temps. Judith regarde le livre blanc posé sur la table basse.)

JUDITH. C'est faux.

JONAS. C'est le livre.

JUDITH. Béatrice s'est endormie page dix. Elle me l'a dit elle-même, comme
un compliment. « Ton livre est si reposant. »

(Elle reprend le livre blanc, le regarde, le repose devant Jonas.)

JUDITH. Vous le lirez quand même ?

JONAS. Jusqu'au bout. Je lis tout jusqu'au bout. Les modes d'emploi, les
notices, les contrats. C'est le métier.

JUDITH. Quel métier ?

JONAS. Celui d'écrivain.

(Judith se lève, va vers la chambre d'amis, se retourne.)

JUDITH. Dites à celle qui vous a raconté que je ne lui en veux pas. Mais
dites-lui aussi que je ne récite pas avec les yeux fermés. Je les baisse.

*(Elle sort dans la chambre d'amis. La porte de la cuisine s'ouvre aussitôt.
Camille passe la tête.)*

CAMILLE. Neuf heures vingt-six. Il demande si vous avez lu jusqu'à la page
quatre.

JONAS. Page deux.

CAMILLE. Il dit que la page deux n'a pas d'importance.

JONAS. Dites-lui que c'est là qu'on se fait avoir, d'habitude.

*(Camille entre dans le salon, referme la porte de la cuisine, baisse la
voix.)*

CAMILLE. Je peux vous dire quelque chose, pendant qu'il patiente ? Vos lettres. Je les lis dans le train, le matin. Vous écrivez trois lignes, « bien à vous », et on a l'impression que c'est vrai, que c'est vraiment bien à moi. Au bureau, on se les passe. Quand vous avez écrit qu'il ne fallait pas venir, j'ai pleuré dans la cuisine du bureau, devant la bouilloire.

JONAS. Pourquoi ?

CAMILLE. Je voulais voir la main qui écrivait ça.

(Jonas regarde ses mains. Camille les regarde aussi.)

CAMILLE. Elles sont plus grandes que je ne pensais.

JONAS. Elles ont beaucoup servi.

(Le téléphone de Camille vibre. Camille repart dans la cuisine. La porte de la chambre d'amis s'ouvre. Mireille sort, Claire sur ses talons.)

CLAIRE. Ce n'est pas ton tour.

MIREILLE. C'est chez moi. Page douze, monsieur Lestey. Devant tout le monde.

JONAS. Dans le livre, Mathilde ne lit pas les livres. Elle lit le jeudi suivant.

MIREILLE. C'est gentil.

JONAS. C'est le livre qui est gentil.

CLAIRE. Mireille. J'ai une heure précise.

(Mireille rentre dans la chambre d'amis. Claire s'assoit en face de Jonas, son téléphone à la main.)

CLAIRE. Il me reste trois minutes. Avant que l'hôpital appelle.

(Elle pose le téléphone sur la table basse, l'écran contre le bois.)

CLAIRE. C'est vrai. C'est moi qui l'ai réglé. Neuf heures et demie, tous les jeudis, depuis quatre ans. Une sonnerie d'urgence, très moche. Je dis « l'hôpital », je prends mon sac, je pars avant qu'on me demande ce que j'ai pensé du livre.

JONAS. Pourquoi vous venez, alors ?

CLAIRE. Pour les deux heures d'avant. Une pièce où personne n'a besoin de moi. Personne ne dort, personne ne se réveille, personne ne me demande la dose. Elles parlent. J'écoute le bruit.

(Derrière Claire, la porte de la chambre d'amis s'entrouvre. Trois têtes paraissent l'une au-dessus de l'autre : Judith, Nina, Elena. Jonas les voit. Claire ne les voit pas.)

JONAS. Et les livres ?

CLAIRE. Je passe mes nuits à endormir des gens. Quand j'ouvre un roman, c'est moi qui m'endors. Page trois.

(Le téléphone de Claire sonne. Une sonnerie stridente. Elle le laisse sonner.)

JUDITH. Neuf heures et demie !

(Claire se retourne. Les têtes disparaissent. La porte claque. Claire éteint le téléphone.)

CLAIRE. Ce soir, je reste.

(Elle va à la chambre d'amis et ouvre la porte d'un coup. Judith, Nina et Elena tombent dans le salon, les unes sur les autres.)

CLAIRE. Vous écoutiez.

JUDITH. Nous vérifions la porte.

ELENA. Elle grince. Je l'ai noté.

NINA. Et moi ? Je suis dans le livre ?

JONAS. Vous n'y êtes pas.

NINA. Pas du tout ?

JONAS. Il a été écrit avant que vous arriviez.

NINA. J'ai vendu trois cents exemplaires d'un livre où je ne suis pas.

(Nina se relève, regarde Jonas un long moment.)

NINA. En arrivant, vous avez dit : « le plus beau livre que j'aie jamais ouvert. » Les auteurs, à la librairie... ils ne disent jamais ça du leur. Ils disent « il a ses défauts ». Et ils attendent qu'on dise non.

JUDITH. Qu'est-ce que tu racontes ?

NINA. Rien. Je suis à l'essai.

(Mireille paraît à la porte de la chambre d'amis.)

MIREILLE. Tout le monde dedans. Béatrice attend.

(Claire, Judith, Nina et Elena rentrent dans la chambre d'amis. Béatrice en sort. Elle s'avance en tâtant les dossiers du bout de sa canne, s'assoit.)

BÉATRICE. La vieille professeure qui dit « pourquoi ». C'est tout ce que j'ai, dans votre livre ? Un mot ?

JONAS. Non.

BÉATRICE. Alors dites.

JONAS. Dans le livre, quelqu'un lui lit à voix haute. Le mardi. Parce qu'elle ne voit plus les lettres. Elle n'en parle à personne. Et quand le livre est mauvais, elle fait semblant de s'endormir, pour que celle qui lit puisse s'arrêter sans avoir honte.

(Un long temps.)

BÉATRICE. Le mardi.

JONAS. Le mardi.

BÉATRICE. Il n'y a qu'une personne au monde qui sait ça.

JONAS. Je ne révèle pas mes...

BÉATRICE. Vous n'avez pas besoin.

(Elle se lève, lentement, sur sa canne.)

BÉATRICE. Elle a écrit que je faisais semblant ?

JONAS. C'est écrit.

BÉATRICE. Alors elle le savait. Depuis le premier mardi, elle savait que je ne dormais pas.

JONAS. Vous avez dit « elle ».

BÉATRICE. J'ai quatre-vingt-quatre ans, jeune homme. Je ne vois plus les lettres, mais je vois très bien les plombiers.

JONAS. Vous allez leur dire ?

BÉATRICE. Ce n'est pas à moi de le dire. Je ne dis que « pourquoi ».

(Béatrice va vers la chambre d'amis. La porte s'ouvre avant qu'elle l'atteigne. Rose sort, la serviette à la main. Elles se croisent sur le seuil.)

BÉATRICE. Rose.

ROSE. Béatrice.

BÉATRICE. Mardi, tu viendras ?

ROSE. Comme tous les mardis.

BÉATRICE. Pas comme tous les mardis. Tu commenceras à la page un.

(Béatrice rentre dans la chambre d'amis. Rose traverse le salon vers la chambre de Mireille.)

JONAS. Rose. Le bon.

ROSE. J'y vais.

(La porte de la cuisine s'ouvre. Camille entre, le téléphone à la main. Rose est au milieu du salon, de dos. Rose s'arrête net.)

CAMILLE. Ah ! La plombière !

(Rose ne se retourne pas. Jonas attrape sur la table basse la première chose qui lui tombe sous la main, le livre blanc de Judith, et le lui met dans la main.)

ROSE. Je cherchais ma clé de douze.

CAMILLE. C'est un livre.

ROSE. Ça serre pareil.

(Rose entre dans la chambre de Mireille sans se retourner et referme la porte.)

CAMILLE. Elle passe par la chambre, maintenant ?

JONAS. C'est plus court.

CAMILLE. Dix heures moins vingt-deux. Il veut une photo de la signature avant dix heures. Sinon, lundi, il ne nous reçoit même pas.

(La porte de la chambre d'amis s'ouvre. Elles reviennent au salon l'une derrière l'autre. Rose n'est pas avec elles.)

SCÈNE 3

(Elles se rassoient en cercle. Camille reste debout, le téléphone prêt. Jonas a le contrat ouvert à la page quatre sur les genoux.)

MIREILLE. Alors ?

JONAS. Alors quoi ?

MIREILLE. Vous nous avez vues une par une. Qui ?

CAMILLE. Pardon. D'abord la signature. Il est dix heures moins vingt. Après, vous chercherez qui vous voudrez.

JUDITH. Signez. C'est historique.

MIREILLE. Signez. Ensuite vous direz qui.

ELENA. Je note l'heure.

CLAIRE. Neuf heures quarante et une. Mon téléphone est éteint, je regarde la pendule de la cuisine.

(Camille tend le stylo. Jonas le prend. Il pose la pointe sur la page. Tout le monde se penche. Il trace une lettre. Il s'arrête. Il repose le stylo.)

JONAS. Je ne peux pas.

CAMILLE. Vous ne pouvez pas quoi ?

JONAS. Signer. Ce n'est pas mon nom.

CAMILLE. C'est un pseudonyme. Ce n'est le nom de personne.

JONAS. Justement. Ce n'est pas le mien.

(Il se lève.)

JONAS. Je suis le plombier.

(Un silence total.)

MIREILLE. Le plombier ?

JONAS. Entre six heures et dix heures. Vous avez appelé ce matin. J'avais un chantier avant, de l'autre côté du fleuve. Je suis arrivé à huit heures.

MIREILLE. À l'heure de l'autrice.

JONAS. Je ne savais pas que j'étais à l'heure de quelqu'un.

JUDITH. J'ai donné mon livre au plombier.

JONAS. Je le lirai quand même.

JUDITH. « Ces gens-là ne lisent rien. » C'est moi qui ai dit ça.

JONAS. À huit heures et deux minutes. J'avais encore la caisse à la main.

JUDITH. Et vous êtes resté.

JONAS. Je voulais savoir ce que ça fait, d'être écouté dans un fauteuil. Chez les gens, d'habitude, on me parle quand je suis à quatre pattes sous l'évier. On me parle de dos.

JUDITH. Et ça fait quoi ?

JONAS. Ça fait peur. On a envie de dire des choses vraies, pour être à la hauteur du fauteuil.

CLAIRE. Ça explique le seau.

BÉATRICE. Je l'avais toujours dit.

NINA. Je le savais. Depuis la chambre d'amis.

JUDITH. Et tu n'as rien dit ?

NINA. Je suis à l'essai.

ELENA. « Vingt et une heures quarante-deux. Le plombier. »

CAMILLE. Je vous ai serré la main. Je vous ai parlé de la bouilloire.

JONAS. Je ne dirai rien au comptable.

CAMILLE. Mais vous l'avez lu. Jusqu'au bout. Mieux que moi.

JONAS. Deux fois. Dans la camionnette, entre deux fuites. Je l'ai acheté parce qu'il y avait un phare sur la couverture, et que j'aime les phares. C'est de la plomberie, un phare. De l'eau partout, et il faut que la lumière reste sèche.

CAMILLE. Et la plombière ?

JONAS. Il n'y a pas de plombière.

CAMILLE. Je l'ai vue ! Elle m'a interdit le robinet de gauche !

MIREILLE. Alors qui a réparé ma salle de bains ?

JUDITH. Et qui a écrit ce livre ?

(Tout le monde parle en même temps. Mireille frappe dans ses mains.)

MIREILLE. Elle n'est pas venue. Elle avait promis, et elle n'est pas venue.

JONAS. Elle est venue.

MIREILLE. Quand ?

JONAS. Elle était là avant moi.

(La porte de la salle de bains s'ouvre. Rose sort, les manches retroussées, la caisse à outils à la main, un stylo vert derrière l'oreille, une feuille de carnet dans l'autre main, le livre blanc de Judith sous le bras.)

ROSE. C'est réparé. Le joint du lavabo, et le siphon, tant que j'y étais. Mireille, il faut signer le bon. Sinon il n'est pas payé.

CAMILLE. La plombière !

MIREILLE. Rose ?

JUDITH. Rose est plombière ?

ROSE. Ce soir, oui.

(Camille prend la feuille des mains de Rose. Lit.)

CAMILLE. « Remplacement du joint du lavabo. Nettoyage du siphon. Vingt et une heures dix. Bien à vous. »

(Camille lève les yeux.)

CAMILLE. « Bien à vous. »

(Elena ouvre son cahier à la page de ce soir et le pose à côté du bon.)

ELENA. Elle a signé le cahier à sept heures et quart. Avec le même stylo.

(Camille ouvre la sacoche, en sort une liasse de lettres retenues par un élastique, en détache une, la pose à côté du bon. Compare.)

CAMILLE. La même écriture. Les mêmes « bien à vous ». La même encre. Six mois que je reçois ces lettres. Je les ai toutes gardées.

(Un temps. Camille regarde Rose.)

CAMILLE. C'est vous.

(Personne ne bouge. Rose pose la caisse à outils sur le tapis, à côté du grand fauteuil.)

ROSE. Bonsoir. Je m'appelle Rose. Marthe, c'est pour les livres.

SCÈNE 4

(Un long silence. Rose reste debout au milieu du cercle.)

JUDITH. Tu étais là.

ROSE. Tous les jeudis. Depuis six ans.

CLAIRE. Neuf heures et demie. Comment tu savais ?

ROSE. Quinze ans de nuits dans ton hôpital, Claire. Tu n'as jamais été de garde un jeudi.

CLAIRE. Tu ne l'as jamais dit à personne.

ROSE. À qui ? Je ne parlais pas.

JUDITH. Et mon livre ? Tu as écrit que personne ne l'avait lu.

(Rose lui tend le livre blanc.)

ROSE. Je l'ai lu, moi. En entier. À voix haute, à Béatrice. Elle s'est endormie page dix, et j'ai continué toute seule jusqu'au bout. Il y a une page sur un tableau de bateau que personne n'a jamais voulu acheter, et que tu as gardé. Page quatre-vingt-dix. C'est la plus belle.

JUDITH. La quatre-vingt-dix.

(Judith s'assoit, le livre blanc contre elle.)

NINA. Et moi, je ne suis pas dedans.

ROSE. Tu es arrivée trop tard pour le premier. Tu seras dans le suivant.

NINA. Je ferai la carte ?

ROSE. Si tu le lis.

NINA. Jusqu'au bout.

(Un temps. Nina se tourne vers Mireille.)

NINA. Quelqu'un d'important m'a adressé la parole.

MIREILLE. Tu es admise.

JUDITH. Elle te parle depuis trois mois, Nina. C'est elle qui t'a montré où on pose les manteaux.

NINA. Oui. Mais ce soir, je l'ai entendue.

(Béatrice frappe le sol de sa canne. Tout le monde se tourne vers elle.)

BÉATRICE. La doyenne pose la première question.

MIREILLE. Béatrice, ce n'est pas le moment.

BÉATRICE. Depuis 1971, c'est la première fois que j'ai le bon auteur en face de moi. Je ne le laisserai pas passer.

(Elle regarde Rose.)

BÉATRICE. Pourquoi ?

(Un temps.)

ROSE. Parce que je travaillais la nuit. Trente ans réveillée quand tout le monde dormait. Vers quatre heures du matin, entre deux tournées, il y a une heure où il ne se passe rien, où personne ne sonne. Une heure à moi. J'ai écrit dans cette heure-là. D'abord le phare, parce que mon père m'en parlait, et qu'il est mort sans y être jamais monté. Et puis un jeudi, Béatrice m'a amenée ici. J'ai apporté des canelés. On m'a dit de les poser à la cuisine. Personne ne m'a demandé ce que j'avais pensé du livre, et je ne l'avais pas lu non plus, alors c'était juste. Je me suis assise sur le côté, et j'ai regardé. Et une nuit, à quatre heures, j'ai laissé Aurore en haut de ses marches. Page trois cent un. Je suis descendue de l'île, et je suis venue ici.

MIREILLE. Et ce soir ?

ROSE. Ce soir, je venais vous le dire. La lettre, je l'avais glissée dans votre boîte en remontant chez moi. Et puis il a sonné, et vous étiez si contentes d'avoir un écrivain dans le fauteuil. Je n'ai pas osé vous le reprendre.

JUDITH. Et la page trois cents ? Tu t'étais arrêtée.

ROSE. Je me suis arrêtée page trois cents parce qu'après, c'est vous.

(Mireille prend un exemplaire dans la pile, l'ouvre.)

MIREILLE. Je vais lire la page treize.

ROSE. Lisez d'abord la trois cent un. Vous irez plus vite, vous connaissez les gens.

(Camille s'avance, le contrat à la main.)

CAMILLE. Pardon. Ce n'est pas le moment. Il est dix heures moins dix. Le banquier.

ROSE. Je signe. À une condition. Vous lisez celui de Jonas.

JONAS. Le mien ?

ROSE. Il dépasse de votre sac depuis huit heures. On voit les pinces à linge.

(Jonas ouvre son sac de toile et en sort un paquet de feuilles tenues par deux pinces à linge.)

CAMILLE. C'est sur quoi ?

JONAS. Les salles de bains des gens.

CAMILLE. On a publié les recettes de l'île de Ré. On n'a plus peur de rien.

ROSE. Jusqu'au bout.

CAMILLE. Jusqu'au bout. Cette fois, je n'ai pas de quatrième à rendre jeudi.

(Rose prend le stylo vert derrière son oreille et signe le contrat sur la table basse. Camille photographie la page.)

CAMILLE. Neuf heures cinquante et une. L'Estran ne ferme pas à Noël.

(Mireille prend le bon d'intervention, le stylo vert, et signe en bas. Elle tend le bon à Jonas.)

MIREILLE. Votre bon. Le patron sera content.

JONAS. Le patron ne me croira pas.

MIREILLE. Vous lui direz que c'était une soirée ordinaire.

(Mireille se tourne vers Elena.)

MIREILLE. Et toi, tu diras à Thomas que le salon fait quarante mètres carrés. Et que le jeudi, il est plein.

ELENA. Vous saviez ?

MIREILLE. Ton mètre ruban dépasse de ton cahier depuis septembre. Je n'ai rien dit. Je voulais voir ce que tu écrirais.

(Jonas prend sa caisse, son sac, va vers la porte du palier. Il se retourne.)

JONAS. Merci pour les canelés.

MIREILLE. Jeudi prochain, vous venez ? On lira le vôtre.

JONAS. Entre six heures et dix heures.

ROSE. Restez pour le thé. Il est froid, mais je vais le refaire.

(Rose prend la théière et sort dans la cuisine. Jonas pose sa caisse près de la porte et reste. Un temps. Le club regarde la porte de la cuisine.)

CLAIRE. Six ans. Deux étages en dessous.

BÉATRICE. Je savais qu'elle écoutait. C'est déjà beaucoup, chez nous.

(Rose revient avec la théière fumante. Elle fait le tour du cercle et verse le thé dans chaque tasse, une à une. Les six la regardent. Jonas la regarde. Camille la regarde. Personne ne parle.)

JUDITH. Et elle versa le thé, comme chaque jeudi...

(Elle s'arrête.)

BÉATRICE. Continue.

JUDITH. Non. La fin a changé.

(Rose pose la théière et s'assoit dans le grand fauteuil. Noir.)



Travaille ce texte avec Acto

Une voix te donne la réplique, tu l'apprends à ton rythme, tu te testes.

acto.re/biblio

Ce que tu peux en faire

Texte original écrit pour Acto. Lis-le, imprime-le, travaille-le en cours, joue-le en audition ou en self-tape : c'est fait pour ça, et tu n'as rien à demander. Pour une représentation publique ou un usage commercial, écris-nous à contact@acto.re.